

FATALES

Amantes, artistes, adolescentes, citoyennes, mères, filles; sorcières délicatement tatouées, fées brutalement rock n' roll, princesses en Dr Martens qui s'égarent dans les volutes de leurs Camel : les muses de Rania Matar portent des milliers de masques. La photographe, née et élevée au Liban, s'est envolée pour les Etats-Unis en 1984 et fait défiler devant son objectif des femmes d'âges, d'origines, de milieux variés. Elle exposera pour la première fois en solo au musée Amon Carter en décembre 2017.

PAR MIRA TFAILY

« Je n'ai pas choisi consciemment de photographier des femmes ; c'est juste que lorsque j'ai débuté, j'ai réalisé en regardant mon travail que j'étais intuitivement et inconsciemment intéressée par elles », explique l'artiste d'une voix mutine. Elle continue, « Je suis moi-même une mère, une femme. Mon travail est presque autobiographique, je me reconnais dans chacune des vies que je donne à voir ». De Beyrouth, de Damas ou de Boston, brunes ébène, rousses indolence, blondes suicide, toutes ces femmes sont différentes, et toutes sont identiques, imparfaites et splendides.

L'antichambre du désir

Rania Matar s'attache à photographier ses modèles dans leur environnement familial. « Au début, je leur donnais toujours le choix du lieu où elles poseraient. Je me suis aperçue que la plupart choisissaient leur chambre, et c'est à ce moment que la série A girl in her room est née. ». Des adolescentes, capturées dans leur chambre, temple, refuge et prison, où elles languissent, nostalgiques d'un temps qui se refuse à passer. « C'est si difficile d'être une ado. Il subsiste une mélancolie de l'enfance perdue, et en même temps un espoir inquiet de l'avenir. On se sent complètement dépassé. » La seule solution, pour elles, est de se calfeutrer, et de s'exprimer sur le seul environnement qu'elles sont en mesure de contrôler. Assises sur leurs trônes-matelas moelleux, les jeunes photographiées semblent les reines mélancoliques d'un monde ennuyé. Sur leurs murs, leur crépuscule d'idoles adulées : Kurt Cobain, Justin Bieber, Lou Reed même. « Elles n'accrochent pas sur leurs murs les mêmes choses que moi à leur âge, mais à part ça, ça pourrait être moi, étendue par terre dans chacune de ces chambres », continue Rania Matar. Toutes les adolescentes de toutes les générations, X, Y, Z, alphabétiques, extatiques, frénétiques, se retrouvent dans la difficulté de la transition entre l'enfance désinvolte et l'âge adulte. Qu'elles soient réfugiées dans une chambre de fortune, ou groupies paumées aux collants filés, leur frivolité d'un instant est la plus jolie des réponses à leur angoisse. « Ma chambre a toujours été un lieu indépendant du monde, ambigu géographiquement et temporellement, flottant

séparément du reste de ma vie et créant un cocon isolé où je suis le plus moi-même », révèle l'une des modèles, Anna. On est décidément très sérieux quand on a dix-sept ans. Vulnérable, rebelle et désobéissant, aussi. Ces adolescentes ne se rendent jamais, même à l'évidence.

La pudeur du désespoir

Les photographies crues et intimes de Rania Matar prennent également un tournant plus engagé. Sa série Invisible Children dépeint la réalité ouatée et abrupte des enfants syriens réfugiés, une fois que le conflit est passé et que les cicatrices restent. Les bombes de peinture ont remplacé les obus sur les murs des rues dans lesquelles ils évoluent. « Je suis fascinée par les problèmes rencontrés par les filles à cet âge-là, indépendamment de leur culture, religion ou environnement. Elles apprennent à gérer la pression qui naît de la prise de conscience du monde qui les entoure. Leur beauté, leur force, leurs aspirations et rêves m'ont beaucoup touchée. J'ai essayé d'être le miroir invisible de ces qualités ».

Femmes enfants

La façon dont les modèles se projettent finit par révéler plus que ce qu'elles veulent nous dire. L'Enfant Femme, une autre série de Rania Matar qui sera entre autres exposée en octobre et novembre 2016 à la galerie Janine Rubeiz de Beyrouth, prend pour muses des sirènes esseulées et maladroites, à cet âge ambigu où le corps change. Babydolls sexualisées, Melody Nelson convulsives, Peter Pan pieds nus, cette génération enchantée fait écho à Woman Coming of Age et Unspoken conversations, séries qui mettent en scène des femmes plus âgées, qui se perdent entre leur désir de grandir et leur peur de vieillir. Leur délicatesse est presque un mépris du monde. Pris en flagrant délire par la lentille fugace de la photographe, les regards distraits ou hardis des femmes s'offrent le luxe de se contredire éternellement. Elles semblent des Alice qui, passées de l'autre côté du miroir, se rendent compte que le seul pays des merveilles existant est celui, dérisoire et transitoire, qu'elles sauront créer de leurs propres mots et de leurs corps électriques.

PHOTOS GALERIE JANINE RUBEIZ, DR.

